

# son : au pluriel et au singulier

Preneurs de son, mixeurs, créateurs sonores, les ingénieurs du son ont vu leur métier évoluer considérablement ces dernières années. Evolution technologique bien sûr mais évolution des pratiques surtout, dans un contexte de crise de l'intermittence.

Quelle est la situation et l'avenir du son dans la production audiovisuelle ? Nous avons posé la question à plusieurs ingénieurs du son : Henry Puizillout, qui travaille depuis de nombreuses années dans la région, les membres de *Nomades*, regroupés en association ainsi que deux jeunes techniciens qui font leurs armes à Paris.

par Nathalie Marcault

## un pour tous, tous pour un : nomades productions

Ils sont quatre ingénieurs du son à s'être regroupés au sein de l'association *Nomades Productions*, installée à Cesson-Sévigné. Eric Bouillon, Patrick Rocher, Corinne Gigon et Vincent Pessogneaux ont choisi d'unir leurs forces dans un contexte bousculé par les évolutions du marché et du statut d'intermittent.

Rencontre avec ces quatre mousquetaires du son.

Comment l'aventure des « Nomades » a-t-elle commencé ?

**Eric :** Comme je n'aime pas travailler seul, j'ai eu très vite envie de monter une structure. J'ai rencontré Patrick sur un tournage et l'aventure a commencé. Nous avons créé l'association *Nomades* en janvier 99. L'idée, c'était d'unir nos compétences autour de notre passion pour le son et de louer notre matériel. J'avais eu l'occasion de faire un stage chez Tapages à Paris, une société de location de matériel de prise de son. Je m'étais dit qu'on pourrait peut-être faire la même chose en Bretagne car cela n'existait pas dans la région. Patrick ne connaissait pas du tout l'audiovisuel, il venait de la radio et avait beaucoup de choses à m'apprendre, notamment dans le domaine de la création sonore. Moi, à l'époque, je faisais déjà pas mal de tournages. Je lui ai appris le métier, ça a été une sorte de compagnonnage. Au bout de 6 mois, nous avons rencontré Corinne qui venait de quitter l'Ina après y avoir travaillé 16 ans à la prise, au montage et au mixage son. Elle s'était installée à Rennes. C'était une période où il y avait du travail. Il fallait trouver du monde.

**Corinne :** Quand Eric et Patrick m'ont contactée, je sortais du cocon de la fonction publique. Dans le service de production de l'Ina, nous étions très soutenus. En arrivant à Rennes, j'ai très mal vécu la petite période où je suis restée seule. C'est très difficile de rentrer de tournage et ne pas pouvoir partager ses questions et ses expériences.

**Eric :** *Nomades*, c'est un lieu d'échanges qui permet de rompre la solitude de l'intermittent. On discute de nos méthodes de travail, c'est très enrichissant. Parfois quand les contrats se font plus rares, on se remonte le moral autour d'un café. On se raconte nos souvenirs de tournage et on refait le monde ! Et puis, on aide celui qui part en tournage à faire le devis ou à préparer son matériel.

Qu'est que l'association vous a amené et vice-versa ?

**Vincent :** Quand je suis arrivé à *Nomades* en octobre 2003, cela faisait deux ans que je collaborais de temps en temps avec l'association, j'étais le quatrième mousquetaire caché. J'avais des compétences complémentaires. Je travaille sur un créneau que peu de gens prennent, celui des cars régie qui tournent, par exemple, les directs de football. Mon arrivée a permis à *Nomades* d'élargir ses prestations.

**Eric :** C'est grâce à Vincent que je suis entré dans la vidéo mobile. La mise en commun des réseaux est un autre aspect de *Nomades*, même si nous faisons très attention à ne pas empiéter sur le territoire de l'autre. Chacun a ses clients en individuel. Corinne est habituée à travailler avec certaines sociétés de production de Paris, Vincent avec de gros prestataires qui l'appellent directement, et s'ils ont besoin de matériel, on fait en sorte qu'il soit loué à *Nomades*.

**Patrick :** C'est une vitrine. Sur les 4, il y en a toujours un(e) pour répondre à la demande du client. C'est motivant de travailler en équipe, d'appartenir à un groupe, et d'avancer ensemble. On est tous très différents mais complémentaires : Vincent gère le parc matériel, Corinne la sonothèque et le mixage son, Eric la communication. J'ai amené la communication graphique (logo, plaquette), je m'occupe aussi du montage son et de l'informatique. Chacun a trouvé sa place tout en étant polyvalent.

**Corinne :** L'association nous a permis de mettre notre matériel en commun. Chacun est arrivé avec sa petite valise, l'un avec 2 micros, l'autre, une mixette, le troisième, un ordinateur. En indépendant, il est difficile d'utiliser son matériel en tournage. Les sociétés de production n'aiment pas ça parce que ça rend la comptabilité compliquée. Du coup, mettre notre matériel en commun nous permettait d'élargir la palette, de pouvoir le louer, l'assurer, l'entretenir et donc de travailler avec davantage de confort. Quand les boîtes de production nous appellent, nous avons tout ce qu'il faut.

Après cinq ans d'existence, comment se porte *Nomades* ?

**Eric :** Ça marche bien. Nos clients sont des sociétés du grand Ouest et de Paris. Nous travaillons surtout dans la production audiovisuelle, les reportages, magazines et documentaires télé et on s'ouvre sur le spectacle. L'an dernier, nous avons travaillé sur un spectacle en Vendée avec la société Spectaculaires de Rennes. Le son synchronisait tout le spectacle. Nous avons eu un mois pour réaliser cette bande son d'une heure trente avec un gros travail sur les sons d'ambiance qui provenaient en grande partie de notre sonothèque. C'était notre première expérience en son multi-canal et cela a été un vrai travail d'équipe avec les différents intervenants.

**Patrick :** Dès le début, notre initiative a été remarquée et bien accueillie par le milieu professionnel. Je pense qu'on est connus et reconnus pour notre savoir-faire dans notre spécialité. Mais rien n'est jamais acquis, il reste beaucoup à faire pour progresser : développer notre parc matériel et les outils de post-production, enrichir notre sonothèque en cours de numérisation, etc.

On a commencé tout doucement avec une mixette, une perche, et aujourd'hui nous avons 4 unités de prise de son complètes. On est toujours là au bout de 5 ans, le bilan est positif !

**Corinne :** La prochaine étape sera de se transformer en SARL parce que nous avons besoin de clarifier les choses. On ne sait pas ce qui va se passer dans les années à venir, le meilleur ou le pire ? Donc il faut que chacun se sente libre de partir. On fonctionne de fait comme une société : on paie de la TVA, de la taxe professionnelle. Ce sera aussi plus sain vis-à-vis de la concurrence.

18  
Filmeurbretagne #16



© Nomades Productions

## Quelles évolutions avez-vous constaté dans la pratique du métier ?

**Eric :** On touche à davantage de domaines. On est ingénieur du son sur les tournages et en post-production, on travaille sur les cars régie, on est perchman ou réalisateur sonore. Du coup, il faut adapter nos pratiques à des outils d'enregistrements de plus en plus sophistiqués : Corinne vient de terminer son premier tournage avec un enregistreur portable numérique multipistes sur une fiction pour Arte. Mais, par ailleurs, il y a de moins en moins de travail dans la prise de son sur les tournages. Avant, des boîtes de province m'appelaient pour du documentaire, du magazine ou du reportage, maintenant, c'est quasiment fini. Cela dit, il arrive que l'on fasse appel à nous sur des tournages où le traitement du son est pris au sérieux comme, par exemple, du magazine pour Thalassa ou du documentaire musical pour Arte. Il n'y a pas de demi-mesure : soit la production à petits moyens, soit la grosse production parisienne sur laquelle on peut travailler en supports séparés..., c'est vrai que ça augmente le coût de la post-production mais le produit final n'est pas le même.

**Corinne :** Quand je suis arrivée en Bretagne en 98, il y avait une sorte de bouillonnement. Aujourd'hui, on se demande quelle est l'ambition des producteurs en région ? Une diffusion sur France 3 Ouest ? Je ne vois pas pourquoi un documentaire tourné en Bretagne ne serait pas intéressant pour des Ecossais ou des Espagnols. J'ai l'impression que chacun a trouvé sa petite place et que ça vivote. Une vraie production régionale, c'est une production qui se voit à l'extérieur. Par ailleurs, certains pans de notre métier disparaissent. Plus personne ne sait ce qu'est le montage son, ça n'existe plus. Quand je travaillais à l'Ina, on faisait le montage image, puis le montage son et ensuite intervenait le mixage. Aujourd'hui, on ne voit plus l'utilité de penser le son.

**Vincent :** Le seul secteur qui se porte bien, c'est le car régie, avec la captation de concerts et le sport. Quand j'ai commencé à Rennes, j'étais tout seul. Mais, depuis un an ou deux, je vois du monde revenir, que ce soit des cadres ou des techniciens, parce que « ça fait manger ». Même si le sujet n'est pas toujours intéressant, techniquement, je préfère travailler avec 4 caméras broadcast plutôt que de faire des tournages avec des mini-dv dont on est sûr qu'une fois sur deux.

**Eric :** En télé, il n'y a plus de plans sonores, tout est au même niveau, il n'y a plus de relief, c'est plat. Il faut travailler de plus en plus vite. On ne nous donne plus le temps ni les moyens de faire des sons seuls. Certains réalisateurs se demandent aujourd'hui à quoi ça peut bien servir ! De plus en plus d'entre eux investissent dans une petite caméra DV à trois mille euros et s'achètent un ordinateur avec un logiciel de montage. Ils finissent par jouer tous les rôles : scénariste, documentaliste, journaliste, réalisateur, ingé son, éclairagiste, chauffeur, cadreur et même monteur.

**Corinne :** On ne rejette pas le fait que des réalisateurs veuillent partir seuls avec leur mini-dv et leur micro, même si on a conscience de scier la branche sur laquelle on est assis. Néanmoins, on leur dit : ne partez pas

avec n'importe quel micro. On s'est doté d'un dispositif son de très bonne qualité pour les tournages en solitaire. On n'achète que de la qualité, pas de matériel semi professionnel, parce que c'est notre image qui est en jeu. C'est l'image du son que l'on veut sauvegarder. Aujourd'hui, on dispose d'outils formidables, plus légers. Mais on nous renvoie que c'est encore trop cher parce que trop haut de gamme !

En post-production, on a des possibilités énormes, la diffusion a gagné en qualité, mais le contenu a régressé. Qui demande de la stéréo aujourd'hui, à part Arte ? Les gens ont des télé 16/9ème, avec des supers enceintes et on leur passe du son HF mono. On voit de plus en plus souvent de sous-titres dans les documentaires simplement parce que les propos ne sont pas audibles !



© Nomades Productions

**Eric :** Les critères requis aujourd'hui en France en télévision sont l'intelligibilité et non plus la qualité, la couleur, la richesse du son. Quel réalisateur écrit-il aujourd'hui avec le son ? La musique est aussi utilisée quand les ambiances sonores sont inexistantes ou inintéressantes.

**Vincent :** Dans le cas d'un tournage réalisé seul, il faut savoir que le son et l'image ne pourront pas être dissociés. On ne va pas pouvoir aller chercher ce qui peut se passer ailleurs, composer d'autres plans sonores. Le son est dirigé par l'image. Par ailleurs, on loue de plus en plus de micro HF, quelles que soient les conditions de tournage. Le son est juste là pour être présent. C'est une tendance lourde.

**Corinne :** Le HF, c'est notre mort. C'est la négation totale de notre métier. C'est comme si on demandait à un cadreur d'avoir une caméra bloquée en focale serrée. Si le travail du preneur de son consiste seulement à brancher la perche derrière la caméra, n'importe qui peut le faire... Le preneur de son est aussi un créatif. Il y a l'œil de la caméra et l'oreille du preneur de son. Celui-ci va chercher des sons hors champ, continue à suivre un personnage parce que ce qu'il dit ou fait est important, enregistre des sons seuls. C'est tout ça, un preneur de son. On a encore notre place dans les vrais documentaires. Le problème, c'est qu'on appelle documentaires des choses qui n'en sont plus. Un documentaire, ce n'est pas un magazine, il ne faut pas tout mélanger. Un documentaire, c'est un film d'auteur qui a son point de vue et son point d'oreille.

## Ces changements sont inquiétants ?

**Eric :** En télé, il n'y a plus de plans sonores, tout est au même niveau, il n'y a plus de relief, c'est plat. Il faut travailler de plus en plus vite. On ne nous donne plus le temps ni les moyens de faire des sons seuls. Certains réalisateurs se demandent aujourd'hui à quoi ça peut bien servir ! De plus en plus d'entre eux investissent dans une petite caméra DV à trois mille euros et s'achètent un ordinateur avec un logiciel de montage. Ils finissent par jouer tous les rôles : scénariste, documentaliste, journaliste, réalisateur, ingé son, éclairagiste, chauffeur, cadreur et même monteur.

**Corinne :** On ne rejette pas le fait que des réalisateurs veuillent partir seuls avec leur mini-dv et leur micro, même si on a conscience de scier la branche sur laquelle on est assis. Néanmoins, on leur dit : ne partez pas

## Est-ce que Nomades est un filet de sécurité dans le contexte actuel ?

**Eric :** On ne sait pas ce que va devenir le statut d'intermittent. Avec la nouvelle réforme, je m'inquiète pour les jeunes qui se lancent aujourd'hui, c'est un contexte difficile. Les gens qui vont garder leur statut sont ceux qui travaillent régulièrement. Les autres vont passer à la trappe. Le court métrage en France a du souci à se faire. Voilà bientôt deux ans que j'ai arrêté d'en faire, j'en avais marre de travailler pour « la sueur du front ».

**Nomades** existe depuis cinq ans et si demain, le statut devait disparaître, on peut faire des factures de technicien, de prestations. On ne baisse pas les bras. **Nomades** est une super expérience, une vraie cocotte minute. Je suis assez étonné qu'il n'y ait pas une structure identique fédérant des monteuses, des cadres ou des réalisateurs. Compte tenu de ce qui se passe, je le conseille.

## parcours de jeunes ingénieurs du son

Frédéric Dabo, 27 ans et Quentin Stil, 26 ans, sont preneurs de son et tous les deux issus de l'ISTS, la formation son de l'ESRA à Rennes.

A la sortie de leur école, une fois acquises les bases techniques ils constatent d'abord une insuffisance de contacts avec le milieu professionnel leur permettant de pénétrer plus facilement le marché du travail. De plus, il faut « remonter le courant » et se battre un peu plus que ceux qui sortent d'une école comme la fameuse **Louis Lumière**, car vraie ou fausse, la réputation des écoles privées reste assez mauvaise. On ne nous donne pas notre chance regrette Quentin.

De stages en assistantat, les premiers pas ont été relativement faciles, ce qui ne les a pas empêché de connaître par la suite des périodes plus délicates. Pour se faire une expérience plus rapidement Quentin s'est installé à Paris. Frédéric a débuté à Lorient, puis est monté à Paris mais il aimerait revenir en Bretagne, en sachant bien qu'il n'y trouvera pas de quoi « faire toutes ses heures ».

A Paris aussi les équipes se réduisent et la place du son est en question. Il arrive que des productions confient leurs sujets magazines, voire leurs documentaires à des JRI « hommes à tout faire », mais après quelques retentissantes catastrophes sonores il semblerait que les preneurs de son soient réintégrés dans certaines équipes.

Pour Quentin, le rêve ce serait de faire de la prise de son pour le documentaire et le cinéma. Ce qui compte c'est la bonne rencontre ! qui peut avoir lieu parfois sur un court métrage. En attendant, ils ont bien l'intention de ne pas lâcher ce métier qui les passionne toujours autant.

D'après Frédéric, selon quelques professionnels avertis, le son direct serait en train de revenir à la mode aux USA alors voilà bien une mode que l'on est impatient de redécouvrir ici.